

DOCUMENTS & TÉMOIGNAGES

I. ANDRÉ GIDE, *LA MARCHE TURQUE* (mai 1914)

Je ne prends plus plaisir à ces notes et délaisse bientôt complètement mon carnet. Je ne l'ai repris ni à Éphèse, ni à Smyrne où nous nous attardâmes encore quelques jours ; après quoi je fus précipité vers la Grèce, de toute la force même de mon aversion pour la Turquie. Si là-bas je recommence à écrire, ce sera sur un autre carnet.

C'est de Turquie qu'il est bon de venir, et non de France ou d'Italie, pour admirer autant qu'il sied le miracle que fut la Grèce — avoir été « sur ces terres désespérées longtemps coutumier d'errer, le défait et le las voyageur » des *Stances à Hélène*¹ qui se sent ramené « comme chez lui, vers la gloire que fut la Grèce ».

L'instruction même que je tire de ce voyage est en proportion de mon dégoût pour ce pays. Je suis heureux de ne point l'aimer davantage. Lorsque j'aurai besoin d'air du désert, de parfums violents et sauvages, c'est au Sahara de nouveau que je m'en irai les chercher. Dans cette malheureuse Anatolie l'humanité est non point fruste, mais abîmée.

Fallait-il aller plus loin ? Jusqu'à l'Euphrate ? Jusqu'à Bagdad ? — Non ; je n'en ai plus le désir. L'obsession de ces pays, qui me tourmentait depuis si longtemps, est vaincue ; cette atroce curiosité. Quel repos d'avoir élargi sur la carte les espaces où l'on n'a plus souci d'aller voir ! Trop longtemps j'ai pensé, par amour de l'exotisme, par méfiance de l'infatuation chauvine et peut-être par modestie, trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprit... À présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle ; je crois, je sais qu'elle est la *seule* — oui, celle même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers.

« M'ont ramené comme chez moi vers la gloire que fut la Grèce. »
— Sur le bateau qui nous mène au Pirée, déjà je me redis ces vers des *Stances à Hélène*. Mon cœur s'emplit de paix, de rire et de sérénité. Craignant l'admiration bruyante de mon compagnon, je sors de ma valise un petit livre anglais et j'abrite mon émotion derrière une demi-

lecture. Pourquoi me mettre en frais ? Ma joie n'a rien d'aigu. Je suis si peu surpris d'être ici. Tout m'y paraît si familier. Je m'y parais si naturel. J'habite éperdument ce paysage non étrange ; je reconnais tout ; je suis « comme chez moi » : c'est la Grèce.

La Marche turque, Journal 1889-1939, Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p. 416-417.

1. Il s'agit des *Stances à Hélène* d'Edgar Poë dans la traduction de Mallarmé.

II. ANDRÉ GIDE, *CARNETS D'ÉGYPTE* (1939)

Delphes.

Nous avons dû quitter Delphes dès cinq heures du matin ; rejoint en auto-car l'Orient-Express, qui nous a déposés à Olympie à neuf heures du soir.

Delphes, Olympie, deux aspects opposés de la Grèce. Je connaissais Delphes déjà ; l'ai retrouvée telle que me la présentait mon souvenir, mais plus sévère encore à cause de la neige qui couvre les hautes cimes du Parnasse. Un des points de la terre où l'homme s'est le plus approché des dieux.

Les ruines d'Olympie sont plus profondément engagées dans la verdure que nulles autres que j'aie pu voir ; la beauté des arbres, l'épaisseur de leur feuillage retiennent un adorable mystère aux abords des temples déserts et l'abondance extraordinaire de hautes herbes fleuries enveloppe d'une souriante tendresse les fûts brisés des colonnes énormes qui ramènent au ras du sol et rompu le surhumain effort de leur héroïsme d'antan.

Les petits jeux que j'ai coutume d'emporter en voyage m'ont permis de prendre contact avec les enfants. Ce sont des « tests » merveilleux, particulièrement utiles dans les pays dont on ne parle pas la langue. Ils mettent à l'épreuve les qualités de patience, d'intelligence, d'ingéniosité, de curiosité d'un peuple, et d'amour de l'effort gratuit, du jeu. Les enfants de Delphes se montraient beaucoup moins doués que ceux d'Olympie ; nombre de ces derniers étaient charmants, d'esprit extrêmement éveillé, attentif, amusé. Leurs aînés sont beaucoup moins plaisants, gouailleurs plutôt que spirituels et terriblement soucieux, pour la plupart, de tirer parti de l'intérêt qu'on leur témoigne.

Tout comme au temps d'Ulysse, ils sont questionneurs et particulièrement soucieux de connaître de quel pays l'on vient. Nombre d'entre eux souhaitent qu'on les emmène ; non qu'ils se disent malheureux dans leur patrie, mais soucieux de voir d'autres pays. Un de ces aînés parle le français assez bien et met un point d'honneur à former

des phrases correctes ; il y parvient sans trop de peine, et nous conversons longuement, ainsi qu'avec deux autres qui nous accompagnent également et à qui il sert d'interprète. Mais pas moyen de se débarrasser du peuple d'enfants en vacances (c'est dimanche) qui nous poursuivent jusque sur les pentes du Chronion où, pour leur échapper, nous avons été nous réfugier. La plupart de ces enfants sont très pauvres, mais ont revêtu pour ce jour de repos, un costume de scout bleu foncé des plus seyants. Chacun pris à part serait charmant peut-être ; mais ils s'excitent les uns les autres, se poussent à l'impertinence et deviennent insupportables bientôt.

Parmi les ruines, une variété de l'orchis faux-bourdon, ou fausse araignée, que je ne connaissais pas encore. De grandes asphodèles plus belles que celles des garrigues de la Provence, ou de l'allée des tombeaux de Syracuse.

Natura non imperat nisi parendo.

"Delphes", *Carnets d'Égypte*, in *Journal 1919-1949 — Souvenirs*. Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p. 1076-1077.

III. ANDRÉ GIDE, « PRINTEMPS » (1939)

Du moins, cette année, avant de retrouver à Paris la bise et la morosité du ciel, avais-je laissé à demi cachés sous les fleurs les beaux décombres d'Olympie. Quittant la Grèce à regret, j'avais traversé la Yougoslavie en proie à un délire blanc et rose, admiré les bosquets de lilas sauvages, des arbres fruitiers, cerisiers ou poiriers, frémissants de candeur et de-ci de-là les grêles gerbes incarnadines des pêcheurs, tous plus beaux que je ne me souvenais qu'ils pussent être ; puis, au bord des eaux, une grande fleur jaune, au port d'asphodèle, que je ne connaissais pas encore et dont j'aurais voulu savoir le nom.

L'image du printemps se forme par surimpression de maints souvenirs. À ceux d'antan s'ajoute à présent pour moi celui des merveilleux jardins publics d'Athènes : une allée d'arbres de Judée formant voûte, un vaste espace complètement couvert par les grappes embaumées de la glycine, où, sur des bancs nombreux, tout un peuple inoccupé venait écouter le chant des oiseaux et tâcher d'oublier, durant une heure, l'occupation de l'Albanie.

« Printemps », *Feuillets d'automne, Journal 1939-1949 — Souvenirs*. Paris : Gallimard, coll. "Bibliothèque de la Pléiade", éd. 1955, p.1081-1082.

IV. MARIA VAN RYSSELBERGHE, *LES CAHIERS DE LA PETITE DAME*

[22 avril 1939]

À vrai dire, Gide ne parle que très peu de son voyage, pour ainsi dire pas et mieux vaut ne pas le questionner. Mais Jean qui déjeune avec nous aujourd'hui et qui le revoit pour la première fois, tout naturellement cherche à savoir quelles furent ses réactions devant l'art égyptien « vers lequel, du reste, dit-il, tu n'allais pas avec un grand enthousiasme ». Gide dit : « Je ne puis pas dire que j'ai été déçu, j'ai évidemment vu des choses fort belles, mais je me suis nettement rendu compte que je n'aime pas ça, et ne me demande pas de préciser trop ma pensée : cet art nettement à l'opposé de l'individualisme, sans beaucoup d'émotion, qui étonne plus qu'il ne touche... » Il dit tout cela vite... un peu en bredouillant comme quelqu'un qui essaie une opinion, qui n'est pas encore bien au clair avec elle. « Par contre, dit-il avec fermeté, j'ai aimé la Grèce de plus en plus, je m'y sens tout de suite chez moi, c'est un pays pauvre tout empreint de spiritualité, à l'encontre de l'Égypte enfoncée dans la matière. » Il semble n'avoir rencontré partout que des gens charmants voire intéressants, et dit le plus grand bien des institutions et de la propagande française, en Égypte comme en Grèce. « Et c'est si rare, ajoute-t-il, qu'on puisse dire cela ! »

Puis il est beaucoup question de la situation politique dont il est vraiment décourageant de parler. On ne peut qu'attendre. On s'habitue à cette vie inquiète.

Les Cahiers de la Petite Dame (1937-1945), t.III, *Cahiers André Gide* 6. Paris : Gallimard, 1975, p.133-134.

V. ROBERT LEVESQUE, « LETTRE À GIDE » (1966)

« *Cet homme est un crible* », m'écrivait Jean Grenier, l'année où j'attendais votre visite à Athènes. Vous arriviez d'Égypte. Les temples colossaux de la vallée du Nil vous avaient plus étonné que séduit. L'étouffante forêt des salles hypostyles, les colosses, les monstres vous avaient oppressé. Là-bas tout évoquait l'esclavage. La souffrance des hommes imprégnait ces pierres inhumaines. Jamais les rayons du soleil ne parvenaient à les baigner totalement. À peine eûtes-vous mis le pied sur la première marche qui conduit aux Propylées, que l'allégresse précipita votre course. Il était deux heures de l'après-midi. La lumière s'épanouissait, impalpable et dorée. Oubliant la maigre chèvre que nous avions faite, car on mangeait horriblement en Grèce à cette époque-là, vous vous élançiez à l'assaut des cimes. Votre pas épousait le rythme attique. L'austère raison souriait devant vous au travers des marbres. Tout vous semblait familier. Vous vous sentiez chez vous. L'Égypte colossale cédait place à une harmonie intime et toute humaine. La pureté occidentale triomphait, lumineuse et nue. Des cris de joie vous échaappaient. L'extase vous poussait vers le Parthénon.

Lettre à Gide et autres écrits. Préface et notes de Claude Martin. Université Lyon II. Centre d'Études Gidiennes, 1982, p. 43-44.

**VI. ROBERT LEVESQUE, « LE COMPAGNON DE VOYAGE »
(1939)**

L'homme que je voulais peindre, le voyageur, il fallait le montrer vivre, et j'ai de Gide tant de souvenirs muets ! Celui-ci, le dernier : sur un plateau de l'Attique, parmi des bergers montagnards. Nous avions gravi les prés au-devant d'eux. Ils nous firent entrer dans leur cahute, puis, dehors, dénombrèrent devant nous leurs troupeaux. Chacun était chargé de quelques bêtes appartenant à son père ; un seul, orphelin, servait. C'était au moment de l'invasion de l'Albanie ; les tristes nouvelles qui affolaient la Grèce étaient montées jusqu'aux bergers qui, apprenant que nous étions Français, nous saluèrent comme des amis, des possibles sauveurs. Nous avions avec nous quelques oranges qui passèrent aux enfants ; les aînés reçurent du tabac. Très dignement ils acceptèrent ces dons. Nous retrouvions le culte antique pour l'hôte et, sans paroles, ignorants de la langue, sur ces monts dénudés, une éternelle sympathie humaine. Nous fîmes nos adieux à ces nobles rustiques. Je n'oublierai jamais (Gide non plus, j'en suis sûr) le geste élémentaire de l'orphelin qui prit la main de Gide et la porta spontanément à ses lèvres.

“*Le Compagnon de voyage*”, rédigé en 1939, fut publié dans l'*Hommage à André Gide, La Nouvelle Revue Française*, novembre 1951, p.252-257 (repris dans *Lettre à Gide et autres écrits, op. cit.*, p.101-106. Pour l'extrait ci-dessus, voir p.105-106).

VII. CHARLES BRUNARD (1974)

Comme ma femme avait décidé de passer à Capri l'été 1939, nous décidâmes Paul de Z., Robert et moi de faire un voyage en Grèce. Je ne connaissais pas ce pays qui m'attirait depuis longtemps et mon envie de le découvrir se doublait du désir de revoir André Gide qui s'y trouvait à cette époque. Installé depuis quelques mois à Athènes où il avait loué un appartement au pied de l'Acropole, Théo Léger nous invita à y rencontrer André Gide. Je ne pus malheureusement prolonger cet entretien autant que je l'aurais souhaité car le cher homme était fort accaparé par mille rendez-vous ou visites diverses.

[...]

André Gide nous conseilla vivement d'aller visiter Rhamnous. Il nous raconta avec force détails l'histoire de ce lieu sacré qu'il nous présenta comme l'un des plus fascinants de la Grèce Antique. Il nous en parla avec tant d'enthousiasme que nous nous y rendîmes au plus tôt. Faute d'indications un peu précises, il nous fallut une pleine journée pour découvrir cet endroit dominant, depuis une colline, la plaine et le golfe de Marathon. Avions-nous été victimes de cette épuisante recherche ou de l'éloquence d'André Gide ? Je ne sais, mais les quelques pierres éparses que nous découvrîmes parmi les herbes ne répondirent pas du tout à notre attente. Sans doute, à partir de quelques vestiges, André Gide avait pu recréer, pour son propre plaisir, toute la beauté antique. Mais nous ne possédions ni sa sensibilité, ni sa connaissance profonde de la Grèce ancienne, et un archéologue ne sommeillait pas en nous comme en lui, de telle sorte que nous restâmes sur notre faim, un peu vexés sans doute de ne pouvoir accéder aux mêmes sphères que notre ami. D'autres excursions devaient me laisser un souvenir plus éblouissant et je pense entre autres à la découverte du Cap Sounion, cet éperon lancé vers les îles, sur une mer qui a déchiqueté le reste de la côte. Depuis, malheureusement, des constructions hideuses sont venues profaner ce témoin prestigieux d'une civilisation fascinante.

[...]

Comme je voulais voir les îles, André Gide me conseilla d'aller à Samos. Je me laissai convaincre tant il me vanta les charmes de cet endroit sauvage qu'il me décrivit comme tout imprégné encore d'un sorte de pureté originelle. J'embarquai avec Robert, Paul de Z. et Théo Léger sur une sorte d'arche de Noé ; en effet, le pont du bateau était encombré de volailles, de brebis, de moutons criards et malodorants. À Bathy, notre point d'arrivée, il nous fut impossible de trouver des chambres. Ému par notre désarroi, un jeune homme nous offrit d'occuper une petite maison qu'il venait d'hériter de sa grand-mère. Perdue dans les vignes, la modeste bâtisse ouvrait sur la mer et, quoique dépourvue de meubles, elle nous parut plus somptueuse qu'un palace. Nous louâmes des lits que nous transportâmes à dos d'ânes : ce fut durant tout le séjour notre seul mobilier. Des rochers nous servirent de salle à manger et nous y savourâmes les produits de l'endroit.

Le jour, nous enfourchions, pour de longues randonnées, les chevaux à demi-sauvages que nous trouvions sur la plage ; le soir, des amis du propriétaire venaient jouer et chanter de la musique grecque. Une fois de plus, André Gide m'avait admirablement conseillé. Je vécus à Samos un des mois les plus heureux de mon existence : je m'y laissai fasciner par la séduction d'une vie pastorale et plus encore par les charmes des dernières créatures bucoliques de ce monde.

Charles Brunard, *Correspondance avec André Gide et souvenirs*.
Paris : La Pensée Universelle, 1974, p.140-144.

VIII. OCTAVE MERLIER ¹ À SES SŒURS (extrait, 1939)

[Pâques 1939]

Oui, résurrection du Christ et du printemps, d'où cet étrange sentiment religieux dont je parlais avant-hier soir à André Gide. L'auteur de *La Porte étroite* et du *Retour de l'Enfant prodigue* est en Grèce depuis quelques semaines, « incognito », et il est venu dîner à la maison vendredi, qui était « Vendredi-Saint ». Nous étions auparavant allés au cimetière, car, le Vendredi-Saint, à Athènes, on sort en procession de toutes les églises la broderie qu'on appelle le Saint Suaire. Tout le monde suit ces processions, on va assister à la grande procession de la Métropole, que suit l'Archevêque, entouré du Saint-Synode, mais aussi le Roi et la famille royale et le Chef du Gouvernement avec tous les ministres.

On avait dit à Gide d'aller voir ce spectacle, auquel prennent part des musiques militaires, jouant les Marches funèbres de circonstance, et des détachements d'evzones. J'ai préféré l'emmener au Cimetière, pour voir la procession traversant les allées des tombes. Nous y sommes arrivés à la fin. Tout le monde rentrait chez soi. Un flot de femmes, d'hommes et d'enfants obstruait la rue qui monte au cimetière. Combien étaient-ils ? Plusieurs milliers sans doute. Mais une fois entrés au cimetière — il était 9 heures du soir — quel spectacle ! Partout des petits cierges allumés, et brûlant dans la solitude silencieuse, enfoncés en terre ou fixés dans les vases de fleurs. Sur certaines tombes il y en avait huit, neuf, dix, et l'air léger qui soufflait donnait à ces flammes une vie émouvante comme d'un être qui s'éteint. Autour de nous d'immenses cyprès, des monuments blancs et impressionnants dans cet éclairage unique et fantastique. « C'est prodigieux ! » disait tout bas, et comme se parlant à lui-même, André Gide. Soudain, dans la foule qui se rendait vers la sortie, tenant des cierges de cire jaunes à la main, mais venant à contre-sens, débouche un groupe d'hommes, marchant d'un pas long et lent, et portant un cercueil. Le rythme des pas résonnait sur le

sol et chacun s'écartait en silence, sans surprise, sans tristesse, devant ce cortège que personne ne suivait, et qui entrait dans la nuit du cimetière.

Je crois qu'André Gide a été profondément saisi par ces images que l'on ne voit guère ailleurs, et qui nous émeuvent, nous, gens d'Occident.

Octavie Merlier, *Octave Merlier, Un grand Français, un ami de la Grèce*. Paris : Les Belles Lettres, 1983, p.261-262.

1. Octave Merlier fut Directeur de l'Institut Français d'Athènes de 1925 à 1941 et de 1945 à 1961.

IX. GEORGES SÉFÉRIS, *JOURNAL* (1939).

Dimanche, 16 avril [1939].

[...] mercredi dernier, à onze heures du soir ¹ [...] j'ai fait la connaissance d'André Gide. Et je pense sans cesse à cette physionomie. Ce matin, après une nuit de cauchemar, j'ai à nouveau présente à l'esprit l'une de ses phrases. Nous parlions de la vie intellectuelle dans les pays qui sont actuellement encasernés et de la manière caractéristique dont toutes les choses s'y flétrissent. Il dit, avec une certaine tristesse dans la voix: "[En Russie] *ils ont un grand poète, Boris Pasternak, mais il finira par se suicider, comme Maïakowski et Essenine*" ².

Lorsque j'entrai dans le salon de Dimaras, il était assis à gauche, une cigarette à la main et la tête un peu penchée. Un visage carré, vivant et fermé, des lunettes, une cravate rouge. Un jeune homme de petite taille, un Français qui travaille ici l'accompagnait. A part eux, il n'y avait que deux amis et le ménage qui nous recevait.

Cet homme est simple d'apparence, avec des traits caractéristiques qui se manifestent par intervalle et qui s'estompent, à mesure qu'on fait connaissance avec lui. On discerne que sa vie a pris forme, telle qu'il l'a choisie. En lui aucun signe de l'*inquiétude* de sa jeunesse, ni de l'atmosphère des *Nourritures terrestres*; cependant une extrême fraîcheur de l'attention et de la sensibilité. Cela est apparu à deux reprises: lorsque Dimaras lui donna lecture de "La Ville" de Kavafis, dans une médiocre traduction française et lorsque je lui lus quelques vers du premier chant de *Illiade* qu'il voulait entendre comme nous les prononçons.

Cette rencontre me donna fortement l'impression que, dans mon horrible vie actuelle, j'avais fait subitement un voyage aux cimes et très loin. Et lorsque je pris congé de cet homme, qui avait compté tellement pour moi, je ne pus m'empêcher de le comparer en moi-même à nos grands poètes, à nos demi-dieux. Et j'éprouvais le sentiment de solitude que me laisse tout contact de cette sorte³. Je ne pouvais m'empêcher de penser et de repenser à cette voix qui avait une telle assurance, sans pour

autant recourir aux cris ou aux grandes démonstrations ⁴, à cette acuité du regard, à cette profonde connaissance que l'artiste a de son art, et à ce fait surprenant : que nous ayons pu communiquer, par un mot, par un silence avec ce septuagénaire étranger si soudainement arrivé parmi nous. Je me rappelle que, quand Dimaras parla de Kavafis, Gide demanda quel était son genre. "Lyrique..." répondit Constantin Dimaras. J'ajoutai : "Didactique..." Gide me regarda d'un air bizarre. Ensuite, lorsque Dimaras eut lu "La Ville", il me dit : "Je comprends maintenant ce que vous vouliez dire par le mot «didactique»". Lorsqu'il n'était pas d'accord avec ce qu'on disait, il l'indiquait en acquiesçant, sur un ton dubitatif, par une phrase : "Très certainement, ça doit être comme ça..." qui se perdait dans des points de suspension, à l'infini.

Traduit par Renée Richer dans "André Gide en Grèce. Témoignages et Lettres", *Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Nice*, n°22, 1974, p.241-242.

En 1974, le *Journal* de Georges Séféris était encore presque entièrement inédit. L'original du texte ci-dessus figure dans *Journal 3 (1934-1940)*. Athènes : Icaros, 1977, éd.1984, p.114-116.

1. Georges Théotokas (voir texte XIII) rapporte que le dîner a eu lieu à 9 heures.
2. Les mots soulignés sont en français dans le texte, quelques mots entre crochets sont ajoutés pour la compréhension de la phrase. [Note de R. Richer].
3. Cette phrase peut prêter à équivoque. De la confrontation avec l'original, mais aussi des traductions qu'ont respectivement données de ce texte Denis Kohler dans *Georges Séféris, Pages de Journal (1925-1971)*. Paris : Mercure de France, 1988, p.169-170 et Christos Saltapidas dans "Georges Séféris et André Gide", *Connaissance hellénique*, n°42, janvier 1990, p.4-5, il ressort que G. Séféris éprouve une impression de désolation à fréquenter les demi-dieux, c'est-à-dire les grands poètes grecs de son époque, tandis que, comme le prouve la suite du texte, le contact avec Gide s'est établi spontanément.
4. Mot à mot : "aux grands coups de paume sur ma poitrine", geste de méditerranéen qu'il est difficile de prêter à Gide, même hypothétiquement. [Note de R. Richer].

X. GEORGES THÉOTOKAS, « RENCONTRE AVEC ANDRÉ GIDE » (1939)

Rares sont ceux qui ont su à temps que le plus grand écrivain français de nos jours passait en Grèce trois semaines, au moment des fêtes de Pâques. C'était son second voyage dans notre pays ; il y était déjà venu à Pâques en 1914, quelques mois avant le début de la Grande Guerre, et il a promis qu'il essaierait de venir une troisième fois, pour connaître la Grèce en été. Il a parlé très vaguement d'une œuvre qu'il a dans la tête, qui serait centrée sur certaines figures de la mythologie grecque. Mais il voulait surtout, je crois, se promener un peu et rêver dans l'atmosphère grecque, sans être dérangé. C'est pour cette raison qu'il a évité comme le diable tout contact qui aurait pu susciter quelque manifestation en son honneur. Les échos dans la presse, les réceptions mondaines, les enthousiasmes hystériques lui ont été épargnés.

Dans les tout derniers jours de son séjour à Athènes, le strict *incognito* d'André Gide a été partiellement levé, et quelques hommes de lettres grecs ont pu le voir. J'ai eu cette chance, grâce à Constantin Dimaras, qui m'a invité chez lui un soir pour que je connaisse Gide. Le cercle était très restreint ; je dois avouer que, lorsque je reçus le coup de téléphone, je fus d'abord persuadé qu'il s'agissait d'une farce. En effet il est inhabituel d'être, à l'improviste, convié à rencontrer, le soir même, celui des écrivains contemporains qu'on a pris l'habitude de considérer comme le plus important, le plus irremplaçable, et en même temps le moins accessible dans la vie. Et j'avoue aussi que, lorsque je compris que ce n'était pas une plaisanterie et que je vis devant moi André Gide en personne, je ressentis une rare émotion. Ceux qui ont connu une évolution intellectuelle voisine de la mienne me comprendront. Ce nom n'est pas un nom d'écrivain célèbre comme les autres, c'est une part importante de notre jeunesse. Et quand je dis « notre », je veux parler d'une foule d'intellectuels de tous les pays d'Europe, qui ont commencé à penser aux alentours de 1925. Son œuvre, nous ne l'avons pas étudiée, mais nous l'avons vécue. Il fut le magister [*prytane*] de notre inquiétude, l'homme qui nous aida à libérer notre cœur et notre esprit,

qui nous ouvrit des voies, posa des problèmes nouveaux, nous tourmenta, nous charma ou nous irrita, mais dont jamais nous ne nous lassâmes, comme nous nous sommes lassés de tant d'autres. Nous avons vécu avec lui en imagination, il nous avait parlé et nous lui avons répondu, nous lui avons dit nos secrets dans le langage de notre âme et le voilà, subitement, qui nous serre la main.

Je vais arrêter là ces considérations trop personnelles pour tenter de parler de façon plus objective.

André Gide est un homme grand, fort, plein de santé, qui paraît avoir la soixantaine. Son air « protestant », que l'on a remarqué si souvent, est manifeste. Il a l'air d'un évêque de l'église anglicane en tenue de promenade, qui a fait beaucoup d'athlétisme. Mais son « satanisme », dont on parle tant aussi, m'a paru être un mythe, en ce qui concerne, en tout cas, sa personne. L'esprit démoniaque, qui est à l'arrière-plan de ses écrits, est autre chose. Au cours d'un repas, à l'heure du café et des bavardages, André Gide est l'homme d'expérience le plus sympathique et le plus cordial que l'on puisse imaginer, ni pontifiant, ni égocentrique et autoritaire, mais très amical et ouvert, curieux de toutes choses et de tout homme, prêt à discuter de tout et à donner toutes les explications qu'on lui demande. Avec cela, une ironie marquée se lit dans son regard et sur ses lèvres, exempte toutefois de méchanceté ; une grande intensité, une grande force intellectuelle se perçoit en lui, cachée, refusant de montrer son visage, mais sans cesse frémissant dans l'air. Cette force intellectuelle, peu à peu, involontairement et insensiblement charme et conquiert. Et d'ailleurs, en Grèce, l'ironie plaît. Il parle très chaleureusement de notre pays et du peuple grec moderne, et de l'esprit grec avec pertinence. Ce n'est pas un étranger pour nous, c'est un homme qui appartient au même monde spirituel que nous : il a beaucoup erré dans des mondes étrangers mais revient périodiquement aux valeurs grecques avec nostalgie, avec foi, et avec un sentiment de libération, ce même sentiment que lui a donné le paysage grec, chaque fois qu'il l'a contemplé, en rentrant d'Asie ou d'Afrique. Quand il parle de son œuvre, c'est avec beaucoup d'objectivité et d'esprit critique. J'ai eu l'impression qu'il est las d'entendre des éloges sur *Les Nourritures terrestres* et qu'il est

mécontent de voir que beaucoup expliquent sa personnalité uniquement à partir de ce livre, comme si la masse de son œuvre n'existait pas et comme si sa personnalité n'était pas la plus diverse de la littérature européenne contemporaine. Lorsque l'un de nous fit remarquer que *Les Nourritures terrestres* ont influencé surtout la façon dont les hommes vivent et non celle dont ils écrivent, Gide répondit : « *Heureusement* ».

En revanche, il semble qu'il soit heureux de constater le retentissement des *Faux-Monnayeurs*. Si mon impression est juste c'est, parmi ses livres, celui qu'il préfère. Nous l'entendîmes remarquer, avec amertume, que ce livre n'aurait pas été aimé, autant qu'il l'aurait voulu, par les intellectuels français, mais que les Français avaient été obligés de l'admettre, à cause de sa grande influence à l'étranger.

La conversation tourna autour de mille sujets, sautant au hasard de l'un à l'autre. Quand nous abordâmes les problèmes brûlants du monde actuel, nous vîmes un homme très angoissé, qui souffrait de n'avoir pas encore réussi, dans ce domaine, à trouver une réponse libératrice. Sans doute sait-il qu'il ne la trouvera jamais.

Ensuite, Dimaras fit une brève présentation de la personne et de l'œuvre de Kavafis. Il lui lut quelques poèmes en traduction française. André Gide les écouta avec beaucoup d'intérêt et, à de certains moments, avec surprise, demandant beaucoup d'explications et de renseignements. Puis il demanda que l'un d'entre nous lui lût Homère, comme nous le prononçons, pour voir quelle impression fait l'épopée homérique récitée avec la prononciation grecque moderne. C'est Georges Séféris, de sa voix grave, qui le fit. Et c'est ainsi que ce petit "symposium" se termina en poésie.

"Rencontre avec André Gide", *Néohellenika Grammata*, 29 avril 1939, traduit par Renée Richer, *art. cit.*, p.243-245.

XI. GEORGES THÉOTOKAS, « UN ILLUSTRÉ ÉTRANGER : ANDRÉ GIDE EN GRÈCE » (1939)

On sait qu'André Gide a visité récemment la Grèce ; il est resté ici trois semaines. Il a séjourné principalement à Athènes mais a aussi parcouru diverses régions de Grèce continentale et du Péloponnèse. Le célèbre écrivain français, l'homme de lettres le plus illustre, peut-être de notre temps, a voyagé *incognito* et évité à peu près tout contact avec les milieux athéniens. Bien sûr, il ne faut pas voir là une marque d'indifférence mais plutôt le besoin de solitude et de concentration d'un homme exceptionnellement absorbé par sa vie intellectuelle et par son oeuvre. Séjournant *incognito* dans notre pays, André Gide a pu voir et sentir la Grèce beaucoup mieux que s'il avait été harcelé par les obligations mondaines de toutes sortes, qui assaillent habituellement les visiteurs distingués de notre ville.

[*Suit une brève présentation de la vie et de l'œuvre de Gide.*]

En Grèce, Gide a, depuis longtemps, de nombreux admirateurs, et il n'est pas excessif de dire que son influence a joué un grand rôle dans la formation de la dernière génération littéraire. Cette influence, d'ailleurs, n'est pas étonnante, puisque l'esprit de Gide est, au fond, un esprit hellénique, formé par les enseignements de la Parole (*Logos*) grecque et qu'il n'a jamais cessé de puiser dans la mythologie antique, dans les tragiques et les philosophes de la Grèce antique. Ceux qui l'ont approché durant les derniers jours de son séjour à Athènes ont gardé l'impression qu'ils avaient vu un vrai Grec, un Grec authentique, au sens le plus large et le plus vivant du terme. La nature grecque le séduit et l'inspire ; mais il a montré qu'il aime également le peuple grec dont la courtoisie et l'intelligence l'ont impressionné.

[*Une excursion à Rhamnonte : avec les bergers grecs.*]

Voici un exemple des contacts qu'il a eus avec le peuple et qu'il a relaté lui-même avec émotion.

Un jour de la semaine sainte, il alla à Rhamnonte, en compagnie d'un ami français qui connaît le grec. Quelques bergers s'approchèrent d'eux et leur demandèrent d'où ils étaient. Lorsque les étrangers leur dirent leur nationalité, les bergers aussitôt montrèrent une grande joie et manifestèrent un grand amour et une grande confiance envers la France. Puis, on sortit une carte d'Europe, on l'étala sur le sol et les bergers commencèrent à poser des questions sur la situation internationale. La conversation dura un bon moment et le grand écrivain disait ensuite qu'il avait été stupéfié de voir combien ces hommes étaient informés de la situation de l'Europe, des grands problèmes européens et de la conjoncture politique. Quand vint le moment de la séparation, les bergers d'Attique, pressentant qu'ils avaient en face d'eux un grand homme, s'inclinèrent et lui baisèrent la main.

Georges Théotokas, "Un illustre étranger : André Gide en Grèce", *Athénaïka Néa*, 30 avril 1939, traduit par Renée Richer, *art. cit.*, p. 245-246.

XII. TÉMOIGNAGE DE C. TH. DIMARAS

Lors de son, bref, séjour en Grèce (1939), quelques Athéniens eurent le privilège de rencontrer André Gide. Ce fut Robert Levesque qui leur servit d'introducteur ; résidant alors en Grèce, il s'était fait de solides amitiés. Cela se passait au printemps ; fin mars début avril. Le moment était critique, l'orage imminent ; je coche sur les colonnes de mon *Delorme* : 15 mars, *Hitler occupe la Tchécoslovaquie* ; 7 avril, *Mussolini occupe l'Albanie* ; 13 avril, *Chamberlain donne la garantie anglaise à la Grèce*. Talonné par les événements, André Gide, toujours disponible, avait décidé d'écourter son séjour et d'augmenter ainsi ses chances de rentrer en France sans problème. Il avait opté pour la voie de terre. Dans le taxi qui le conduisait à la gare et où je l'accompagnais, il me dit : "Il faudra tâcher de vivre pour voir la fin de tout cela".

Nous nous étions trouvés parmi les privilégiés, grâce à notre amitié pour Robert Levesque : nous avons estimé, ma femme et moi, dès nos premiers rapports avec lui, sa franchise absolue, la qualité de son esprit et la simplicité de son comportement. Ils vinrent, André Gide et lui, plus d'une fois chez nous et nous convînmes d'organiser une réunion de deux ou trois personnes — tel était le souhait de notre hôte : il fallait trier. Ainsi nous eûmes autour de notre table : Athanase Athanassiadis, amateur éclairé qui admirait l'auteur des *Nourritures terrestres* et qui s'était déjà rencontré avec Robert Levesque, un poète, G. Séféris, et un romancier, G. Théotocas. Nos trois invités hellènes étaient imbus de littérature française. Quelques jours plus tard, G. Théotocas publia un article relatant cette rencontre. G. Séféris, lui, a brossé dans son journal un portrait d'André Gide tel qu'il l'a vu cette même soirée.

Aujourd'hui nous avons aussi le journal de G. Théotocas, qui vient de paraître. Les pages qui suivent en traduisent celles où il relate l'historique de cette réunion. Je pense qu'il m'est permis de profiter de cette occasion pour déposer deux témoignages au sujet d'un point qui me tient au coeur : j'ai lu, ce soir-là, les poésies de Cavafy dans une des traductions françaises qui avaient paru antérieurement ; par la suite j'enchaînai en parlant de la traduction, encore inédite alors, que nous

avons faite de ce poète, Marguerite Yourcenar et moi. En entendant ce nom, André Gide s'exprima de façon très chaleureuse sur le jeune auteur qu'était en 1939 Marguerite Yourcenar, en insistant particulièrement sur ses hautes qualités de style.

XIII. GEORGES THÉOTOKAS, *JOURNAL* (1939)

Traduit par Lily ALIVIZATOS.

13 avril 1939

Hier, [...] une rencontre inattendue, une de celles que j'avais le plus ardemment souhaitées dans ma vie. André Gide à Athènes. Il est ici depuis trois semaines *incognito**. Il part demain. Les derniers jours, il a voulu connaître quelques uns d'entre nous, il a fait la connaissance de Dimaras, qui l'a invité chez lui et m'en a averti hier après-midi. Séfêris est venu aussi. Il y avait encore Th. Athanassiadis et un ami de Gide nommé Robert Levesque, qui l'accompagnait dans ses excursions en Grèce.

Dîner à 9 h. Les deux Français sont partis à minuit et demi.

À Héléntisa Dimaras** j'ai confessé mon émotion. Cet homme a joué un si grand rôle dans notre formation, il a exercé une telle influence sur notre jeunesse. Que de fois m'étais-je imaginé lui rendant visite...

Il a 70 ans, mais on lui donnerait la soixantaine. Grand, fort, beaucoup plus solide que je ne l'imaginais. Un air de pasteur protestant, si souvent souligné. Mais son prétendu satanisme relève de la légende, du moins pour ce qui concerne sa personne. Assez d'ironie dans le regard, mais sans agressivité. Au contraire très *camarade** avec nous, sans rien de professoral, ni du style *maître**. Il est simple, et une force de pensée intérieure nimbe tout son être. Il nous a charmés, et même un peu fascinés, mais sans user d'artifice et sans l'avoir cherché. Je crois qu'il est l'intellectuel le plus éminent de ceux qu'il m'a été donné de rencontrer à ce jour.

Lorsque nous étions à Paris, tout ce qu'il écrivait nous retenait à tel point, nous parlions tellement de lui quotidiennement, qu'à la fin, nous ne le désignons plus par son nom, mais disions simplement : "l'oncle". Et voilà qu'enfin j'ai connu notre oncle.

Opinions intéressantes sur le paysage grec (Delphes, Olympie, Sounion). Il commente l'aphorisme gravé sur le tombeau du Soldat inconnu : ΑΝΑΡΩΝ ΕΠΙΦΑΝΩΝ ΠΑΣΑ ΓΗ ΤΑΦΟΣ***

(Thucydide). Cet esprit d'universalité qui se manifeste dans cette circonstance patriotique l'impressionne et lui plaît. Ensuite discussion sur son œuvre. Il a été très satisfait lorsque j'ai avancé que *Les Faux-Monnayeurs** est, de toutes ses œuvres, celle qui a exercé la plus profonde influence, sur le plan international. Il parle avec une certaine amertume de l'accueil qui a été réservé à ce livre dans son pays. Les intellectuels français ne l'ont pas apprécié, dit-il ; ils ont été obligés de reconnaître sa valeur lorsqu'ils ont constaté son écho à l'étranger.

Les autres prétendent que les *Nourritures terrestres** ont exercé une influence plus grande encore.

Je dis :

“— *Les Nourritures** ont influencé la façon de vivre des gens, non pas leur façon d'écrire.”

Gide est d'accord avec moi et ajoute :

“— Heureusement.”

Discussion sur les matières politiques et sociales. Gide partage notre angoisse, il n'a rien à nous apprendre là-dessus. Désillusion et embarras de sa part. Il renie absolument la Russie soviétique. Il a, dit-il, dépassé ce stade. Il parle très durement du dogmatisme marxiste, de son influence désastreuse sur la vie intellectuelle et artistique. Cependant il n'adhère à aucun des régimes existants. Il considère que le problème social est au cœur de la vie contemporaine, que le problème exige impérativement une solution, mais il ne sait laquelle.

Dimaras entreprend de lui faire connaître Cavafy ; il lui lit quelques poèmes traduits en français. Gide manifeste un vif intérêt, il prie Dimaras de lui lire un poème dans l'original afin de saisir le rythme de la langue du poète. Il demande à maintes reprises des explications et des renseignements, il est réellement intéressé.

Ensuite une chose m'advint qui, autrefois, m'aurait vivement frappé, mais qui, aujourd'hui, ne me touche plus guère, car des incidents de ce genre me sont arrivés à plusieurs reprises, et je m'y suis habitué.

Dans le temps où, très jeune encore, je rêvais d'aller voir André Gide, je m'étais abandonné, il m'en souvient, à bien des imaginations à propos de cette visite : je me figurais que je lui dirais ceci, qu'il me dirait cela, etc... Ainsi, mon imagination engendrait-elle de longues

conversations qui n'avaient aucun rapport avec la discussion authentique d'hier. Pourtant dans toutes ces rêveries, j'avais eu le pressentiment que Gide me prierait de lui lire des vers d'Homère pour voir quelle impression lui produirait Homère, lu avec la prononciation grecque moderne.

Or, hier, alors que Dimaras et Séféris étaient allés à la bibliothèque chercher un livre, Gide se tourna soudain vers moi et me dit, presque textuellement, qu'il aimerait bien que l'un d'entre nous lui lise quelques vers de *Illiade* (il précisa lesquels) pour voir l'impression que lui ferait la prononciation moderne.

Je crois bien avoir souri en l'entendant me dire cela, comme lorsque quelqu'un vient nous tenir exactement les propos que nous attendions. Nous avons donc demandé à Séféris de lire le passage, que Gide se fit répéter trois fois.

Ce pressentiment ne reposait sur rien et n'admet aucune explication.

Georges THÉOTOKAS, *Journal (1939-1953)*. Préface et notes de Dimitri Tziovas. Athènes : Hestia, [1987], p.71-74.

* En français dans le texte.

** Mme Hélène C. Th. Dimaras.

*** Traduction littérale : "*Aux hommes illustres, toute terre est un tombeau*".

XIV. C. TH DIMARAS, « À LA BARRE DU TÉMOIN » (1988)

Il y a longtemps que j'ai cessé d'écrire des articles nécrologiques ; je n'ai jamais tenu de journal et ne rédige pas de mémoires. Pourtant, dans de rares cas, j'ai comme le sentiment d'un devoir : l'obligation que je me sens de déposer mon témoignage. Nous ne savons jamais ce que peut offrir de vérité, rétablissement de certitude, d'équilibre, un souvenir serait-il minime mais venu à son heure. Qui d'entre nous pourrait être sûr de ne pas tenir, à un certain moment, dans sa paume le grain de sénevé ?

Avec Marguerite Yourcenar, c'est le dialogue de plus d'un demi-siècle que la mort est venue interrompre. En effet, notre collaboration pour la traduction des poèmes de Constantin Cavafy du grec en français se situe dans l'aval des années 1930. Au début de 1939, cette traduction — cette collaboration, dirai-je mieux —, était entièrement terminée ; elle avait eu lieu à Athènes. Une dernière révision se fit par correspondance : Marguerite Yourcenar m'envoya le manuscrit complet de notre traduction commune et je lui retournai mes quelques ultimes observations.

L'ouvrage avait été fait par étapes, pendant de longues séances. C'était d'abord mon mot à mot, agrémenté de commentaires de toutes sortes : historiques, linguistiques, lexicaux ; et puis ses questions, toujours pertinentes, faite de cette admirable clarté qui la distinguait dans la manipulation des idées et des sentiments. Elle discernait le flou voulu dans la phrase poétique de Cavafy, mais sa langue à elle, telle qu'elle la voulait, s'y refusait ; elle revenait souvent à la langue anglaise, affirmant que les vers du poète grec étaient faits pour être traduits en anglais. Et enfin, elle parvenait à dégager de tout cela un premier brouillon de traduction sur lequel nous discutons, chacun de son point de vue : elle, pour la qualité du discours contre mon seul souci, en ce cas-là, la fidélité à l'original. C'est ainsi que nous avons œuvré pour les 154 poèmes qui constituent la première édition commerciale grecque des poésies de Cavafy, parue en 1935, deux ans après sa mort.

Ces rencontres avaient lieu chez nous, tous les jours ; il me semble que j'emploie là une expression du vocabulaire sportif, mais elle a aussi ses titres de noblesse dans le domaine des lettres. Les lendemains, Marguerite Yourcenar apportait ses textes définitifs (pour autant qu'il y a dans notre métier des textes définitifs tant que nous pouvons travailler). Elle était volontaire et, si on peut accoupler ces deux termes, d'un rationalisme passionné. Nous avions sensiblement le même âge, mais je respectais chez elle une autorité d'aînée, qui lui était naturelle ; d'ailleurs, elle portait déjà dans son bagage littéraire plusieurs volumes d'œuvres originales.

Mais — et ceci est un second témoignage que je puis déposer à ce sujet — une nouvelle expérience devait vite venir me confirmer dans mon attitude. Au printemps de 1939, nous eûmes la joie, grâce à un ami commun, de faire la connaissance d'André Gide, de passage en Grèce, et de le fréquenter durant son bref séjour à Athènes. Finalement, un jour avant son départ, un petit cercle d'initiés, réunis par notre ménage autour de l'auteur des *Nourritures Terrestres*, scella cette occurrence. Bien entendu, il fut question de Cavafy et de la traduction que nous avions entreprise, Marguerite Yourcenar et moi (en ce moment-là, elle était repartie définitivement d'Athènes). André Gide entendit avec un vif plaisir le nom de la jeune auteur ; il exprima sa grande estime pour elle, en insistant chaleureusement sur ses exceptionnelles qualités d'écrivain.

“À la barre du témoin”, *Cahiers Marg. Yourcenar*, n°3, 1988, p.28-29.

XV. ANDRÉ GIDE À C. TH. DIMARAS (1940)

Cabris, Alpes Maritimes

31 Décembre 1940

Mon Cher Constantin Dimaras,

J'ai lu votre lettre avec une émotion profonde : aussi parce que je croyais toute correspondance devenue impossible entre nos deux pays ; c'est bien pourquoi je n'essayais même plus d'écrire à Robert Levesque, encore que je n'aie jamais pensé à lui davantage et que j'eusse ardemment souhaité pouvoir, à travers lui, vous atteindre, vous transmettre ma sympathie. Ah ! que ce mot est faible pour exprimer le sentiment ardent et enthousiaste qui me gonfle le cœur.

Valeureux peuple grec ! comprenez-vous ce que vous êtes pour nous, aujourd'hui ? Durant des mois affreux, nous n'avions connu que faillites et que déboires, l'effondrement de nos motifs de fierté, de nos espoirs... et soudain, comme du fond d'un passé très cher votre voix, aimée entre toutes s'élève et domine aussitôt les confuses rumeurs de l'enfer. Avec quelle attention émue palpitante avec quelle dévotion nous l'écoutons ! Vous représentez pour nous le triomphe de la vertu vaillante, du vrai mérite, celui du petit nombre. Et quelle reconnaissance va vers vous pour avoir redonné à l'humanité toute entière quelques raisons de confiance en l'homme, d'admiration, d'amour et d'espoir.

Avec vous de tout mon cœur et de toute ma pensée.

André Gide.

Lettre publiée pour la première fois dans *La Revue d'Athènes*, n°7, avril 1951, p.41, suivie de l'article « Gide et la Grèce » de C. Th. Dimaras (voir texte XVI).

XVI. C. TH. DIMARAS, « GIDE ET LA GRÈCE » (1951)

En ce temps-là, qui n'est pas lointain, la critique et les éléments les plus bruyants de la jeunesse littéraire se rencontraient lorsqu'il s'agissait de renier l'œuvre d'André Gide. Rien n'était bon là-dedans ; manque d'imagination ou invention absurde, préciosité ou style défectueux, esprit puritain ou âme débauchée. « La médiocrité prétentieuse de ce médiocre prosateur » n'aurait pas valu la peine que l'on s'en occupât, si une publicité éhontée n'avait pas tenté d'abuser le public. La citation est de 1927 et exprime l'opinion d'un éminent homme de lettres français. Cependant, déjà à cette époque, toute une génération européenne avait puisé dans les *Nourritures terrestres* un mode nouveau de sentir et de penser. L'étranger, cette anticipation de l'avenir, avait adopté l'enfant prodigue. C'étaient une absolue probité intellectuelle, une soif de connaissance, le désir d'étendre la conscience humaine autant que possible, qui avaient rallié les jeunes de 1920 à 1930 autour de cette œuvre magnifique. En Grèce, comme partout, les esprits vraiment libres s'initiaient à la technique du détachement dans l'œuvre d'André Gide.

Pourtant, dans cette même œuvre il est aussi loisible de puiser les raisons de croire. Si dans les toutes dernières années de sa longue existence André Gide semble s'être endurci et avoir opté pour un matérialisme étroit, sans issue, c'est à sa maturité qu'il faut en référer pour connaître son attitude devant l'angoisse religieuse. Ne serait-ce pas encore un défi de cette farouche volonté d'indépendance, qui, juste aux portes de la mort, lui a fait renoncer au suprême espoir ? Dans les pages vibrantes de *Numquid et tu ?* nous retrouvons le fil d'or qui réunit et qui accorde l'ensemble apparemment disparate de sa vie et de sa pensée. Sa moralité profonde, son esprit sans cesse à la recherche de la vérité lui font une figure de croyant, dans l'acception la plus noble du mot. Il n'est que de lire son œuvre sans prévention, il n'était que de voir l'expression de son visage, toujours prêt à accepter, pour croire que l'élan mystique était le trait le plus marquant de son âme douloureuse. C'est ainsi que nous le voyions de loin, c'est ainsi que nous garderons son image à l'avenir, quand le temps aura laissé tomber quelques passages de cette

œuvre immense, les seules qui ont pu émouvoir la mesquinerie de ses contemporains.

Je crois que c'est seulement après son voyage en Grèce, en 1939, qu'il s'est réellement occupé de la tradition hellénique ; la doctrine chrétienne l'avait si profondément marqué de son empreinte que nous ne pouvons retrouver auprès d'elle que quelques réminiscences littéraires. Dans sa première période, celle du symbolisme, la Grèce ancienne passe et repasse ; on dirait presque des souvenirs de collège, enregistrés par le génie. Plus tard il y est revenu, en puisant librement dans la littérature hellénique des sujets qu'il renouvelait sans trop se soucier de leur origine ou de leur sens profond. Je ne crois pas qu'il puisse être question de la tradition de la Grèce ancienne dans l'œuvre d'André Gide ; quant à la Grèce moderne, une plaisante mésaventure dont il nous fait part dans son *Journal* prouve qu'il en avait une idée assez imprécise : dans un congrès, en 1935, c'est à une jeune Hindoue, portant son costume national, qu'il s'adresse, croyant avoir reconnu en elle la représentante de la Grèce.

Toutefois, il y a autre chose à retenir dans cette histoire, qu'une simple bévue : il avait senti le besoin d'affirmer sa sympathie envers la Grèce ; c'est dans ce but qu'il s'était adressé à l'inconnue. Il y avait, bien entendu, des raisons d'ordre politique dans sa sympathie, mais elle n'en était pas moins sincère pour cela. Quelques années plus tard, lorsqu'il visita la Grèce, ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher ont pu voir que ce n'étaient pas seules sa soif de connaître, ou des causes plus personnelles, qui l'avaient amené jusqu'ici : l'intérêt passionné qu'il portait à toute découverte relative à l'homme était doublé dans ce cas d'une réelle et tangible affection. Une curiosité amusée, des rapprochements avec des choses et des êtres qui lui tenaient le plus à cœur montraient qu'il était préparé à aimer ce pays, en y arrivant, et que le contact direct avec la Grèce ne l'avait pas déçu. Il est toujours opportun, quand on visite la Grèce de n'avoir pas l'esprit rempli d'images anciennes.

La guerre approchait ; nerveux et sensible, il la voyait venir. L'Italie fasciste avait attaqué l'Albanie ; il savait que cela préluait à des actions plus graves. Au premier plan, il ne prévoyait que défaites et

ruines, mais il espérait, malgré tout : cet homme de soixante-dix ans avait le courage de dire qu'« il faut tâcher de vivre pour voir la fin de tout cela », en parlant de cet après-guerre dont nous souffrons encore. Il partit, hâta même son départ. Quelques mois plus tard, ce fut la guerre, et puis la débâcle. En septembre 1940, il écrivait à Robert Levesque : « L'horizon est bouché et l'on ne sait plus d'où pourra revenir la lumière ».

Quand vint le tour de la Grèce, nous sentîmes ici qu'à défaut d'autre secours, notre cause éminemment morale était en droit d'attendre une aide morale de toutes les consciences libres. À cet effet, plusieurs d'entre nous écrivirent à des personnalités étrangères susceptibles de s'intéresser au sort de la Grèce. C'est à un appel de ce genre que répondit André Gide par la lettre que le lecteur vient de lire. Elle provenait de France, et risquait de créer des ennuis à son signataire, si elle était publiée. Aussi est-elle restée inédite jusqu'à ce jour, mais elle atteignit son but, en circulant, copiée de main en main, à Athènes. Maintenant que tout ceci appartient à l'histoire, il était juste qu'elle vienne ajouter un témoignage nouveau sur les sentiments d'André Gide envers la Grèce.

« Gide et la Grèce », *La Revue d'Athènes*, n°7, avril 1951, p.42-43.

XVII. TEXTE DE GIDE SANS TITRE NI DATE

Ce texte de Gide parut pour la première fois dans le *BAAG*, n°40, octobre 1978, p. 34-35. La publication de cette pièce put être réalisée grâce à David Roe, de l'Université de Leeds, qui en avait eu la communication de la Morris Library de l'Université du South Illinois, à Carbondale (Ill., U.S.A.) où se trouve aujourd'hui le manuscrit. Dans l'introduction, il était précisé que le texte en question sans titre, ni date a été écrit sur trois feuillets de petit format (21 x 13,5 cm), à l'encre. De l'indication notée en tête (v. note 2 ci-dessous) ainsi que des lignes : "Je croyais ce message perdu... J'apprends qu'il n'en est rien", on déduisait que fut demandée à Gide l'autorisation de publier son message de 1940 par une personne qui en détenait une copie ¹ (et qui n'était évidemment pas Constantin Dimaras).

En décembre 1940 ², j'adressai à Constantin Dimaras, par l'entremise de mon jeune ami Robert Levesque, [*en ce temps*] chargé de cours à Athènes, une lettre que je souhaitais [*savoir divulguée par les journaux gr*] voir reproduite [*dans*] et divulguée. Il me tenait à coeur (encore que cela fût en ce temps fort "compromettant")³ de déclarer ouvertement mon enthousiasme pour l'admirable résistance du peuple grec devant l'agression [*d*] italienne, son courage et sa résolution qui sut⁴ tenir en échec longtemps et triomphalement des forces considérablement supérieures en nombre, mais manifestement inférieures en valeur morale, en courage [*héroïque*] — je devrais dire : en héroïsme — et en dignité. [*Aussi longtemps*] Que tant d'efforts et qu' [*une*] je de si vertueuses énergies aient dû se replier enfin devant la rescousse colossale des forces [*al*] tudesques, [*c' était*] ce fut un drame atroce, inique, qui révoltait la conscience et indignait la meilleure part de nous-même et de tous les honnêtes gens. [*Je n'ai malheureusement pas conservé le texte de ce message, qui n'est jamais parvenu à destination, mais dont je retrouve mention dans mon Journal.*] [*Le*] je croyais ce message perdu[.]. . . [*J'apprends qu'il n'en est ri*] Quoi qu'il en soit, j'ai joie à le renouveler aujourd'hui, aussi chaleureux qu'hier, aussi fervent. Nourri depuis mon enfance par la Grèce, élevé dans et par le culte de ses héros historiques ou légendaires, (mais la légende ici reflétait la réalité) j'éprouve la satisfaction morale et intellectuelle la plus vive, la plus réconfortante et encourageante, à pouvoir mettre au présent m[*es*]on

admiration d'antan et mes enthousiasmes renouvelés, et crier [*Vive la Gre*] de tout mon coeur et de toute ma pensée : Vive la Grèce.

André Gide.

1. “[L]a vibrante réponse [de Gide] circula sous le manteau, de main en main, sous forme de copies, avant d’être insérée en 1951 dans le n°7 de la Revue d’Athènes (Renée Richer, “André Gide en Grèce. Témoignages et lettres”, *art. cit.*, p.247).
2. Les lignes suivantes ont été ajoutées en tête du premier feuillet, à gauche, écrites verticalement : “Je ne puis, personnellement, vous donner qu’une autorisation partielle, le consentement de Dimaras demeurant, en la circonstance, indispensable.” [Note du BAAG].
3. Cette parenthèse a été ajoutée pour remplacer deux mots qui d’abord suivaient “à cœur de” : “me compromettre” [Note du BAAG].
4. *sui surcharge pui* [Note du BAAG].

XVIII. GEORGES SÉFÉRIS À ANDRÉ GIDE (1943)

Mardi, 25 mai [1943].

J'ai envoyé ce matin par télégramme des salutations à André Gide *dé livré*¹ à Tunis.

"25.5.43 — Télégramme adressé à A. Gide à Tunis aux bons soins des Services Français :

"Robert Levesque très lié ma famille se porte bien Athènes. Celui qui vous a lu *Iliade* printemps 1939 vous envoie avec profonde émotion cette nouvelle et ce salut².

G.S. Légation Grèce, Le Caire".

Journal 4 (1941-1944). Athènes : Icaros, 1977, p. 292.

1. Souligné par l'auteur.

2. Le texte du télégramme est naturellement en français.

XIX. ANDRÉ GIDE À GEORGES SÉFÉRIS (1943)

à Monsieur Georges Séféris
Légation de Grèce
Le Caire

220 Rue Michelet
Alger

10 Juin [1943]

Cher Monsieur,

Votre amical message m'a profondément touché. Je viens de le communiquer à la sœur de Robert Levesque, Mme Rottier de qui j'avais reçu une lettre la veille me disant que, depuis Novembre dernier, elle n'avait plus reçu aucune nouvelle de son frère. Je ne la savais pas à Alger, où je suis arrivé moi-même il y a dix jours après être resté plus d'un an à Tunis — que je n'ai d'abord voulu, puis[s] *pu* quitter avant le jour de la délivrance.

Oh ! certes je ne vous ai pas oublié, ni rien de cette soirée, pour moi mémorable, où nous nous sommes trouvés réunis. Lors de votre héroïque résistance j'avais écrit à Dimaras (mais a-t-il jamais reçu ma lettre [?]). Laissez-moi vous redire ici mon ardente sympathie pour votre glorieuse et douloureuse patrie, pour son admirable succès d'abord, puis, hélas ! pour son atroce martyre. Que de vœux je forme et pour elle et pour chacun d'entre vous !

Si vous pouvez communiquer avec Athènes, veuillez donner à Robert Levesque d'excellentes nouvelles de moi, de sa sœur et de son frère Jacques qui est entré dans les « Spahis » 3 R.S.A.

2 Escadron Peloton Échelon

Batna Algérie.

De tout cœur avec vous

André Gide

Lettre publiée pour la première fois dans *André Gide en Grèce. Témoignages et lettres, art. cit.*, p.248-249.

XX. GEORGES SÉFÉRIS À ANDRÉ GIDE (LETTRE INÉDITE, 1943)

Cette lettre inédite constitue le troisième et dernier volet du dialogue engagé entre A. Gide et G. Séféris le 25 mai 1943 (voir texte XVIII). À l'époque, G. Séféris résidait avec son épouse en Égypte, au Caire, où depuis avril 1942, il était nommé à la Direction de la presse du gouvernement grec en exil. Après un court séjour en Italie (septembre 1944), le couple rentra dans Athènes libérée le 23 octobre 1944. Il importe de signaler qu'en Égypte, G. Séféris mena, parallèlement à ses obligations professionnelles, une activité intellectuelle très intense se rattachant à la lutte contre le nazisme : composition de poèmes majeurs comme "Un vieillard sur le bord du fleuve", "Stratis le marin sur la mer morte", "Jours d'avril 1943" et "Ici parmi les os", conférences sur Palamas, Macriyannis, première publication des *Essais* (février 1944)...

C'est à la générosité de Mme Marô Séféris que nous devons d'avoir pu reproduire ici ce texte dont le poète avait conservé le brouillon, écrit à l'encre sur deux feuilles (recto-verso) de format 25,5 x 18,5 cm. Nous indiquons entre crochets les passages biffés et signalons d'une barre transversale la fin de chaque page.

Le Caire, 25 juillet 1943
c/o Légation de Grèce

Cher Monsieur,

J'ai lu votre lettre du 10 juin ¹ comme on retrouve la voix d'un juste. — Les justes invisibles dans la nuit actuelle de la terre, c'est une image ² qui m'a poursuivi depuis que j'ai quitté Athènes, puis la Crète, en Mai, il y a deux ans ³. Pour nous qui vivons comme nous vivons, il n'y a plus d'œuvres, il y a des signes : signes d'humanité, signes de vie. Si j'ai éprouvé un tel soulagement à la nouvelle de votre *délivrance* ⁴, c'est que je pensais qu'une voix humaine venait d'être enfin dégagée...

Oui, mon pays a été terriblement éprouvé, par la famine d'abord, [par la famine d'abord, et] par le fer et par le feu ensuite, quand la guerre dans les montagnes et la résistance dans les villes a commencé de prendre l'aspect désespérément farouche que nous voyons aujourd'hui. Quand le moment de rebâtir viendra, la Grèce aura besoin de tous ses amis. C'est pourquoi je voudrais vous [exprimer] dire / ma profonde gratitude pour les sentiments de sympathie que vous exprimez dans votre lettre. J'éprouve un grand regret de ne pouvoir les communiquer à

tous les camarades qui ont aimé avec tant de ferveur André Gide. Que pourrais-je vous dire de leur part ? Rien que [cette] l'affirmation, [que je perçois très nettement], d'une vie extraordinairement fraîche, qui se prépare là-bas [malgré] parmi les horribles souffrances comme l'herbe sous la neige ⁵...

De la Crète, j'ai été envoyé au Transval ⁶ [sic] ou dans mes heures libres j'ai mené l'existence d'un scribe du moyen-âge. Pas de curiosité de voyageur. Dans la bibliothèque municipale de Johannesburg ma femme avait déniché votre *Voyage au Congo*. [je l'avais] [J'avais] J'en ai relu quelques pages un soir. Il m'a montré combien j'étais absent du pays où je vivais. Je suis rentré voici plus d'un an [au Caire] en Égypte ⁷ où [je n'ai plus d'] le travail quotidien ne me laisse plus d'heures libres du tout. Mais le sentiment [d'absence spi] de cette absence spirituelle qui [nous est] est en quelque sorte imposée par la souffrance et par la violence ne me quitte pas.

Peu avant mon départ d'Athènes, Dimaras / m'a montré votre réponse ⁸ (nous l'attendions impatiemment) et Robert Levesque une lettre, [presque poi qui m'a semblée] presque poignante de Martin du Gard ⁹. C'est au même moment que j'ai eu l'occasion de voir un [court mais] charmant essai de Levesque : *André Gide en Voyage*. ¹⁰

[En Mars] Au mois de Mars [dernier] des amis évadés de Grèce m'ont donné des nouvelles de Robert Levesque ¹¹. Le dernier d'entre eux, qui a quitté Athènes en Février l'a rencontré chez ma belle sœur à la campagne ¹² où il allait, semble-t-il, souvent passer les week-ends. Il travaillait à cette époque à l'Institut français. Je sais d'autre part qu'au début de l'occupation, ma sœur ¹³ avait organisé chez elle des réunions où Robert [qui est très lié avec mon beau-frère] faisait des cours de littérature française. [Ils doivent revoir encore beaucoup] Je ne connais pas son adresse personnelle, mais un message qui lui serait adressé (soit par la Croix Rouge, soit par la Délégation Apostolique) aux soins de Madame Amaryllis Dragoumis, Rue Périclès, Psychico, Athènes, lui parviendrait sûrement. C'est à cette adresse que je lui ai communiqué moi-même, lundi dernier, les nouvelles que vous me donnez. /

Avec mon profond dévouement.

Georges.

1. Voir texte XIX.
2. Nous avons été tentée de faire le rapprochement entre cette image et le poème "Grillons" composé par G. Séféris à Prétoria et daté du 16 janvier 1942, dans lequel le poète oppose le silence des justes qui se taisent, comme s'ils n'avaient rien à dire, au vacarme des grillons symbolisant la fureur des années éprouvantes de la Seconde Guerre mondiale (voir "Grillons" dans *Poèmes*. Athènes : Icaros, éd. de 1981, p. 198-199).
3. Le couple Séféris quitte Athènes pour suivre le gouvernement en Crète le 23 avril 1941. Le départ pour l'Égypte a lieu le 14 mai de la même année.
4. Souligné dans le texte. G. Séféris se réfère naturellement à la libération de Tunis le 7 mai 1943.
5. Cf. Georges Séféris, *Journal 3 (1934-1940)*. Athènes : Icaros, 1984, p. 266 (traduit du grec par Denis Kohler dans *Pages de Journal (1925-1971)*. Paris : Mercure de France, 1988, p. 218) : "Samedi 14 décembre [1940]. / Un sentiment de responsabilité qu'on avait perdu l'habitude de rencontrer chez les peuples. Il y a autour de moi un miracle anonyme que nul ne pouvait soupçonner auparavant. Il pointe et pousse comme l'herbe verte. Au-dessus de lui, notre monde, lui n'a pas changé : vieilles habitudes, comportements ataviques : les correspondances en provenance du front évoquent celles des guerres de 1912. / Monde en ruine."
6. Le 27 juin 1941, G. Séféris quitte l'Égypte pour l'Afrique du Sud où il est nommé conseiller d'ambassade. Georges et Marò Séféris s'installent d'abord à Johannesburg puis à Prétoria.
7. Le couple Séféris rentre en Égypte, au Caire le 25 avril 1942.
8. Il s'agit bien entendu de la lettre d'André Gide à C. Th Dimaras datée du 31 décembre 1940 (voir texte XV).
9. Il s'agit probablement de la lettre de Roger Martin du Gard à Robert Levesque datée du 24 octobre 1940. Ce texte inédit sera prochainement publié dans le tome VIII de la *Correspondance Générale de Roger Martin du Gard* où seront rassemblées les lettres datant de 1940-1944, lequel devrait paraître en 1992 chez Gallimard où ont déjà paru les tomes I à V, qui seront bientôt suivis des tomes VI et VII. Nous remercions vivement M. Pierre Bardel et M. Maurice Rieuneau, éditeurs de la *Correspondance Générale* qui nous ont obligeamment informée que dans la lettre en question, considérant l'état présent et l'avenir de l'Europe, Roger Martin du Gard exprime sa tristesse et son inquiétude.
10. Cet essai fut finalement publié sous le titre "Le Compagnon de voyage" dans *L'Hommage à André Gide de La NRF*, novembre 1951, p. 252-257. Il a été repris dans *Lettre à Gide et autres écrits de Robert Levesque*. Université Lyon II : Centre d'Études Gidiennes, 1982, p. 101-106.
11. Nous n'avons trouvé dans *Journal 4 (1941-1944)* de G. Séféris qu'une seule mention du nom de Robert Levesque pour les mois de 1943 qui précèdent l'envoi de la lettre à Gide. Bien qu'elle ne date que de l'Épiphanie, nous la traduisons ici. "Mercredi, Épiphanie [1943]. / « Lambrinopoulos [officier de marine] nous a également apporté des nouvelles de Levesque. Au moment de notre départ, il comptait faire un voyage en Finlande. Je me demande ce qu'a bien pu devenir ce Français unique pétri avec la grécité tourmentée. »" Georges Séféris, *Journal 4 (1941-1944)*. Athènes : Icaros, 1977, p. 275-276.
12. Amaryllys Dragoumis, sœur aînée de Marò Séféris, possédait, dans l'île de Poros, une maison de campagne nommée "Sérénité" où G. Séféris composa en 1946 son poème-majeur "La Grive".
13. Jeanne Séfériadès, sœur de G. Séféris, épousa Constantin Tsatsos (1899-1987), professeur de philosophie du droit à l'Université d'Athènes et Président de la République hellénique de 1975 à 1980.

XXI. GEORGES SÉFÉRIS, « DEUX ASPECTS DU COMMERCE SPIRITUEL DE LA FRANCE ET DE LA GRÈCE » (1944)

Aujourd'hui nous pensons à la France avec la même ferveur. Nous l'attendons et nous l'appelons pour nos lendemains. Et nous savons que cet appel n'est pas sans réponse. André Gide, qui n'a pas manqué de répondre et d'exprimer son sentiment au moment de la sournoise attaque contre mon pays, répondait de nouveau quelques semaines après la libération de l'Afrique du Nord. Voici ce qu'il m'écrivait en juin 1943 : « *Oh ! certes je n'ai rien oublié de cette soirée, pour moi mémorable, où nous nous sommes trouvés réunis. Laissez-moi vous redire ici mon ardente sympathie pour votre glorieuse et douloureuse patrie, pour son admirable succès d'abord, puis, hélas ! pour son atroce martyre. Que de vœux je forme pour elle et pour chacun d'entre vous !* »

La voix d'André Gide est celle de tous nos amis français.

C'est pendant la soirée dont parle André Gide que j'ai eu la dernière impression de cette intimité spirituelle entre la France et la Grèce. C'étaient les jours où, par l'occupation de l'Albanie, les machines de guerre de l'Axe venaient de s'installer juste au-dessus de notre épaule. Printemps 1939. Vous vous souvenez sans doute de ces mauvais moments où toute pensée devenait de plus en plus consciente de son impuissance devant la rafale qui allait se déchaîner. Chacun de nous était travaillé, et, je crois, Gide lui-même, par une atroce inquiétude. Et pourtant toutes les fois que je songe à cette soirée, si lointaine maintenant, j'éprouve un grand sentiment de calme. Ce sentiment, à quoi tient-il ? Il tient sans doute à la présence de l'illustre étranger parmi nous. Mais cette présence, si nous avons pu la sentir c'est que nous étions depuis longtemps les intimes d'André Gide, les intimes de cet accomplissement nommé André Gide.

Je voudrais insister, avant de terminer, sur cette idée d'intimité qui caractérise, mieux que toute autre selon moi, les rapports de la Grèce et de la France. J'emploie le mot plutôt dans le sens qui nous ferait dire qu'il y a dans *Le Prométhée mal enchaîné* une sorte d'intimité entre Gide et ses personnages. Dans le sens qui comporte une idée de dégage-

ment, de liberté, de gratuité. Vous vous souvenez sans doute que Gide traite son Prométhée comme il veut ; il le présente comme un marchand d'allumettes, comme un conférencier en habit. Le sentiment d'intimité se trouve à l'opposé du sentiment d'oppression qui se dégage de la présence d'un étranger. Une gêne qui fait faire des maladresses. Ibsen, par exemple, a été chez nous cet étranger tyrannique. Que de gaucheries ne nous a-t-il pas fait commettre !

Très probablement, je veux exprimer par tout cela ce que Gide lui-même, notant son retour en Grèce, écrivait dans sa *Marche turque* :

« *Je suis si peu surpris d'être ici. Tout m'y paraît si familier, je m'y parais si naturel. J'habite éperdument ce paysage non étrange ; je reconnais tout¹, je suis comme chez moi : c'est la Grèce.* »

Entendons bien chaque verbe de ce passage. Laissons-le résonner longuement. Tout ce que j'ai voulu expliquer, il le dit en trois lignes et d'une manière définitive. Il ne parle pas seulement pour Gide. Il parle pour tous les hommes de l'esprit dont l'œuvre a porté en Grèce. Mieux encore : il nous enseigne comment la littérature grecque moderne, telle que nous pouvons l'apercevoir enfin aujourd'hui, a pu rester fidèle à elle-même, tout en recevant en abondance les biens français.

La littérature grecque contemporaine a été faite par des hommes qui, tous sans exception, ont dû trouver un équilibre personnel entre trois courants. Premièrement, la tradition de nos grands écrivains anciens avec toutes les harmoniques que leurs textes comportent chez nous ou ailleurs. Deuxièmement, la tradition qui, à partir des Évangiles, devient presque exclusivement orale et qui est cependant aussi ancienne et aussi importante que la première : c'est la tradition vivante, la tradition populaire de la Grèce. Troisièmement, les courants venus de l'étranger. Parmi ces courants, je vous l'ai déjà dit, la tradition française a rempli une fonction essentielle. Et ce qui est admirable, c'est que dans ce grand courant français, suivant l'expression de Gide, la Grèce y a été *si peu surprise*, a pu y paraître si naturelle.

Deux Aspects du commerce spirituel de la France et de la Grèce, Le Caire : Éd. de la Revue du Caire, 1944 [conférence faite au Caire, aux Amis de la Culture française en Égypte, le 17 février 1944 et à Alexandrie, le 12 mars 1944]. Des

fragments de cette conférence ont paru sous le même titre dans *Permanence de la Grèce*, numéro spécial des *Cahiers du Sud*, 1948, pp. 168-80.

1. Les soulignements sont de G. Séféris.

**XXII. ANDRÉ GIDE, « RECONNAISSANCE À LA GRÈCE »
(1946)**

Le « miracle grec », a-t-on dit... Un miracle que mon intelligence accepte, car il n'a rien de surnaturel ; victoire de l'Esprit sur les fatalités obscures, de l'harmonie sur le désordre, de l'éloquence sur l'indicible, de la beauté sur l'informe.

L'admirable, c'est que ce triomphe, l'homme l'obtient sans rien résigner de ses facultés poétiques ; c'est que, par delà la révolte et la lutte, grandi des dépouilles des Dieux, il ne se fait pas oppresseur à son tour ; c'est qu'il établit, dans le triomphe même, une sorte de tempérance ; c'est qu'il triomphe en souriant.

L'exemple que la Grèce donnait au monde, de part en part, fut une invite à la Culture. On n' imagine pas notre civilisation sans la Grèce, et tous les peuples occidentaux, mais très particulièrement la France, nous lui devons une obligeance infinie.

Toutefois, jusqu'aux sursauts récents de cette guerre, c'est vers l'Hellade antique, surtout et presque uniquement, qu'allait notre reconnaissance. Avec quelle émotion, aussi bien, pûmes-nous voir, en 1940, que les héros semi-légendaires, qui déjà revivaient en Canaris et Botzaris lors de la lutte pour l'indépendance¹, trouvaient, de nos jours encore, de légitimes héritiers. Nulle part et jamais la « supériorité » massive de la machine allemande ne nous parut plus inique et plus détestable que dans son intervention contre la poignée de défenseurs grecs, sinon victorieux.

Mais c'est avec une émotion non moins vive que j'apprends à connaître aujourd'hui, grâce aux présentations et aux excellentes traductions de mon jeune ami Robert Levesque, quel réveil ou renaissance littéraire accompagne, ainsi qu'il se doit, ce glorieux ressaisissement patriotique. En un temps où l'ombre de toutes parts nous assiège, où la dignité de l'homme est en jeu, en péril ce qui fait, ce qui fit, sa valeur, où notre raison d'être sur terre, tout conspire à la mettre au passé — quel réconfort de sentir la Grèce encore présente, de savoir et pouvoir nous redire qu'elle n'a pas démerité.

« Reconnaissance à la Grèce » parut pour la première fois dans *Messages de la Grèce*, numéro spécial (juillet 1946) de la revue *Le Voyage en Grèce* [Paris] dont le Directeur-Éditeur était H. Joannidès. D'après une dactylographie retrouvée dans les papiers de Robert Levesque (qui offre quelques menues différences avec l'imprimé), ce texte a été publié dans le *BAAG* n°39, juillet 1978, p.4-6, puis dans l'Appendice de la *Lettre à Gide et autres écrits* de R. Levesque, *op. cit.*, p.119-120.

1. Constantin Canaris (1790-1877) et Marcos Botzaris (1786-1823), deux héros de la lutte pour l'Indépendance de la Grèce. Le premier est célèbre pour avoir incendié la flotte turque dans la rade de Chio en 1822 et le second, pour avoir, la même année, vaillamment défendu la ville de Missolonghi.